

Mon Asimov à moi, il me parle du futur... (sur un air connu)

Jean Pettigrew

Numéro 128, automne 2012

Isaac Asimov. Les IMAGINAIRES de la FIN : la FICTION et la SCIENCE

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pettigrew, J. (2012). Mon Asimov à moi, il me parle du futur... (sur un air connu). *Nuit blanche, le magazine du livre*, (128), 38–40.

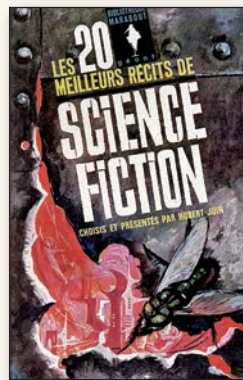
Mon Asimov à moi, il me parle du futur... (sur un air connu)

Par Jean Pettigrew*

J'avais quinze ans quand j'ai lu pour la première fois un texte d'Asimov. C'était le 19 décembre 1970, un samedi particulièrement froid comme il y en avait toujours à cette époque en décembre.

Calé au fond du monumental fauteuil du grand-père (seul un ado peut se caler ainsi dans un fauteuil), je tenais entre mes mains le programme de la journée : *Les 20 meilleurs récits de science-fiction*, une anthologie de Hubert Juin qui venait de paraître chez Marabout. La nouvelle d'Asimov, intitulée « Les mouches », y côtoyait « La patrouille du temps » de Poul Anderson, « La bibliothèque de Babel » de Jorge Luis Borges, « Axolotl » de Julio Cortázar, « Le père truqué » de Philip K. Dick... et bien d'autres chefs-d'œuvre. Soyons clairs : la nouvelle du bon docteur ne faisait pas le poids !

Quatre mois plus tard, un soir d'avril 1971, j'abordais « Toute la misère du monde ». Même résultat décevant : ce n'était pas la nouvelle la plus intéressante d'*Après*, l'anthologie de Charles Nuetzel. Ce fut pareil en août de la même année : « Sally », l'histoire de voiture parlante qui prenait place dans *Le temps sauvage*, n'avait rien pour m'impressionner. Comme c'était Asimov lui-même qui avait composé l'antho, je m'étais dit que sa réputation de grand



maître de la science-fiction américaine était manifestement surfaite.

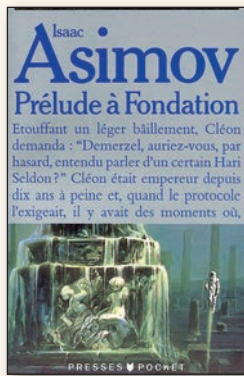
Il se passa donc une éternité (c'est-à-dire presque un an) avant que l'ado que j'étais ne se décide, sans grand enthousiasme, à lire de nouveau quelque chose d'Asimov. En fait, c'est en prenant connaissance, dans un vieux numéro de la revue *Fiction*, de l'anecdote selon laquelle Isaac Asimov et Arthur C.

Clarke, en 1966, s'étaient respectivement proclamés, dans un élan de modestie mutuelle, écrivains n° 1 et 2 de la vulgarisation scientifique, et n° 2 et 1 de la science-fiction, que j'ai décidé de me réessayer à le lire. C'était à l'été 1972, au bord du fleuve, au chalet du grand-père. Calé dans une chaise Adirondack (seul un ado peut se caler dans une telle chaise), j'ai commencé *Les cavernes d'acier*. Trois heures plus tard, gelé jusqu'aux os (dans le Bas-Saint-Laurent, à cette époque, il faisait toujours froid en juillet), je réintérais la réalité après un extraordinaire voyage dans le futur pendant lequel j'avais accompagné l'inspecteur Elijah Baley, de la police de New York, et le Spacien R. Daneel Olivaw, sur une Terre surpeuplée qui craignait comme la peste les mystérieux habitants des Mondes Extérieurs.

En prime, j'avais vu à l'œuvre les trois lois de la robotique ! (Voir p. 46 et 62.)

Il fallut que je patiente une interminable semaine pour qu'on retourne enfin à la maison et que je puisse dévorer *Face aux feux du soleil*, puis *Le livre des robots*. J'ai littéralement bu les paroles de la très analytique et très rationnelle





ans la durée de l'âge noir, grâce à la création de ses « fondations »... On comprendra mon engouement : quand on a dix-sept ans, il est normal – et sain – de vouloir changer le monde !

Ma première lecture du cycle a été passionnante, même si l'action y est avant tout cérébrale, qu'on y parle beaucoup plus qu'on y agit et que l'ensemble des événements est, somme

Susan Calvin (que j'aime toujours d'amour positronique, quarante ans plus tard). Je venais de trouver pourquoi tant de gens considéraient Asimov comme l'un des grands auteurs du genre : clarté du concept, simplicité de l'écriture (simplisme du support narratif, diront les esprits chagrins), rigueur de la démonstration... et humour bon enfant ! Néanmoins, c'est seulement quelques mois plus tard, alors que j'avais la tête pleine d'intégrales et de dérivées, de valences et de vecteurs (je venais d'entrer au cégep de Limoilou en sciences pures) que j'ai vraiment trouvé *mon* Asimov.

J'ai lu la trilogie de *Fondation* en une fin de semaine. Un véritable choc, pour le jeune étudiant en sciences que j'étais : Hari Seldon, fondateur de la psychohistoire, une « science » permettant de contrôler les orientations de l'histoire sur des milliers d'années, postulait que l'empire galactique s'effondrerait dans cinq siècles et que s'ensuivraient trente millénaires de barbarie. Son pari : ramener à mille

toute, le fruit des machinations d'un démiurge qui oriente le devenir de l'humanité et de l'ensemble des humains. Ma première *relecture* du cycle, alors que, deux ans plus tard, j'entrais à l'université, a été encore plus déterminante. Entre-temps, j'avais lu tous les textes d'Asimov disponibles en français (quelques centaines), livres de vulgarisation scientifique compris, *mais aussi* tous les écrits qui parlaient d'Asimov lui-même.

En fait, j'ai compris (on comprend vite, quand on est jeune) que *mon* Asimov, en imaginant la psychohistoire, cherchait avant tout à contrôler *son* propre futur, à maîtriser la dure réalité qui l'entourait... dont ses difficultés à obtenir son diplôme de biochimiste. C'est effectivement alors qu'il était toujours un *nerd* par excellence (ce n'est pas moi qui le dis, mais ses « amis » d'alors !), entre dix-neuf et vingt-deux ans, qu'il a imaginé les premières nouvelles qui allaient composer ses deux célèbres cycles, *Fondation* et *Les robots*. Mal à l'aise devant les

Les éditions Alire et les littératures de genres

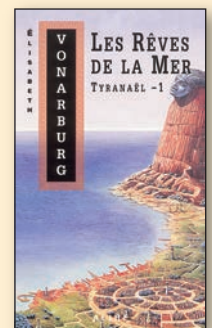
Alire est le principal éditeur de littératures de genres au Québec. Parmi ses auteurs les plus connus figurent Patrick Senécal, Jean-Jacques Pelletier, Joël Champetier, Jacques Côté, Élisabeth Vonarburg.

Basée à Québec, la maison fondée en 1996 par Jean Pettigrew, Louise Alain et Lorraine Bourassa publie aussi les revues *Solaris* et *Alibis* ainsi que *L'Année de la Science-Fiction et du Fantastique Québécois*.

Aux débuts d'Alire, le projet de développer, de publier, de promouvoir la science-fiction, le policier, le fantastique..., québécois et franco-canadiens, semblait presque utopique tant on associait les « genres » à la littérature de langue anglaise.

En 2012, le catalogue de la maison foisonne, nourri par les Luc Baranger, Natasha Beaulieu, Alain Bergeron, Héloïse Côté, Éric Gauthier, Maxime Houde, Claude Janelle, François Lévesque, Robert Malacci, Francine Pelletier, Esther Rochon, Daniel Sernine, Norbert Spohner, entre autres ! Maints titres sont traduits, parfois en plusieurs langues ; des œuvres sont portées à l'écran. La maison publie aussi un ou deux auteurs canadiens-anglais par année : Nancy Kilpatrick, Peter Sellers, Eric Wright...

On doit entre autres à Jean Pettigrew, et aux éditions Alire, d'avoir « déclaré la guerre » à l'emploi du terme « paralittérature » lorsqu'il s'agit de science-fiction, de policier, de fantastique, d'horreur et de *fantasy*. Aujourd'hui, au Québec, les « littératures de genres » sont bien implantées, dans le vocabulaire comme dans le paysage littéraire. **NB**



Les rêves de la mer, premier titre – de SF – des éditions Alire.

Le « jeune » sexagénaire à rouflaquettes s'y montra à la fois exubérant, pétillant d'intelligence et toujours aussi *nerd* – un vrai auteur de SF, quoi !

réactions non rationnelles de ses semblables – comme celle de lui faire des misères à l'université –, *mon* Asimov a décidé très tôt de modeler son futur une touche de dactylo à la fois, loin des humains (il adorait écrire dans une pièce sans fenêtre de sa maison). Nouvelle après nouvelle, roman après roman, essai après essai, il a aligné sa prose simple, limpide et toujours érudite, sans aucune défaillance pendant plus d'un demi-siècle. Je soulignerai cependant *Les dieux eux-mêmes*, un roman parfaitement non asimovien en ce qu'on y trouve non seulement des extraterrestres et du sexe, mais aussi une structure narrative tarabiscotée et un réquisitoire incisif face à la bêtise des humains en général et des scientifiques en particulier, bref un opus aux antipodes de ce à quoi notre stéréotypé et toujours courtois docteur nous avait habitués.

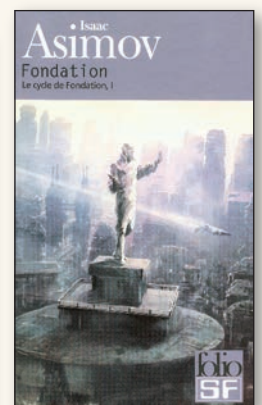
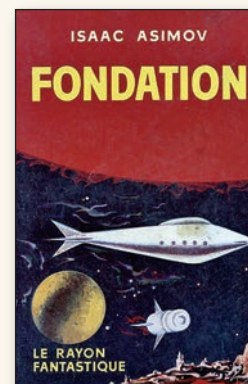
Depuis le milieu des années 1970, j'ai relu quelques fois la trilogie de *Fondation*, toujours avec bonheur – je ne peux en dire autant des romans qui ont fait gonfler le cycle – et j'ai même serré la main de l'auteur. C'était en 1980, à la convention mondiale de science-fiction de Boston (Noreascon II). Le « jeune » sexagénaire à rouflaquettes s'y montra à la fois exubérant, pétillant d'intelligence et toujours aussi *nerd* – un vrai auteur de SF, quoi ! En l'écoutant échanger avec plaisir des blagues avec des fans, je m'étais rappelé la phrase d'un personnage de *La fin de l'éternité* que Jacques Bergier avait citée dans sa préface à une édition de *Fondation* : « Supprimez les interactions de l'homme par rapport à l'homme, et sitôt disparaît le principal intérêt de l'existence : la plupart des valeurs intellectuelles s'effritent ; il ne reste pratiquement aucune raison de vivre ».

L'homme nous a quittés malgré lui en 1992. C'est pourtant toujours en ayant cette phrase en tête que je relis *mon* Asimov. Comme si Hari était encore là... et même si moi, j'ai de moins en moins de futur à contrôler. **NB**

*Jean Pettigrew a publié, depuis 1981, quelque cinquante nouvelles, novelettes et novellas, cinq pièces de théâtre interactif et plusieurs centaines de commentaires critiques dans différentes revues d'ici et d'ailleurs. Il est éditeur et directeur littéraire des éditions Alire, qu'il a fondées en 1996, ainsi que des revues *Alibis* (policier) et *Solaris* (science-fiction et fantastique) ; dans les années 1980, il tenait une chronique de SF dans *Nuit blanche*.

L'historien

En 1966, la World Science Fiction Convention a voulu décerner un prix Hugo spécial pour récompenser la « meilleure série de science-fiction ou de *fantasy* de tous les temps ». Ce prix, qui n'a été remis qu'à cette seule occasion, a couronné la série *Fondation*, alors que beaucoup de gens à l'époque, y compris Asimov, prédisaient une victoire du *Seigneur des anneaux* de J. R. R. Tolkien.



Cette reconnaissance n'a pas seulement une valeur anecdotique. Elle suggère l'importance de la saga galactique d'Asimov, qui ne comptait alors que trois volumes (le cycle achevé en comporterait cinq). L'emporter sur Tolkien n'est pas une consécration banale. Encore en 2004, quand la chaîne de télévision allemande ZDF a lancé une grande enquête, « Unsere Besten – Das große Lesen », pour déterminer quel était le livre préféré des Allemands, toutes catégories confondues, *Le seigneur des anneaux* a fini premier, devant la Bible (deuxième rang) et *Les piliers de la terre* (troisième rang) de Ken Follett. Avec *Fondation*, Asimov s'est imposé comme « Grand Maître » de la science-fiction, un titre que lui a d'ailleurs attribué officiellement la Science Fiction and Fantasy Writers